

Le Monde comme jeu, le jeu du monde

Par **Michel MAFFESOLI**

Professeur en Sciences Humaines à la Sorbonne, directeur du Centre d'Etudes sur l'Actuel et le Quotidien (CEAQ - Paris V)

On peut dire qu'à l'image de ce qui s'est passé à bien d'autres moments dans les histoires humaines, ce qui caractérise au mieux la post-modernité est le lien s'établissant entre l'éthique et l'esthétique. Je veux dire par là le nouveau lien social fondé sur l'émotion partagée, ou le sentiment collectif. Stricto sensu, c'est bien cela qu'est le festif en son sens le plus profond.

Ainsi, plutôt que d'y voir une quelconque frivolité à l'usage de quelques-uns, avant-garde, bohème artistique, peut-être serions-nous mieux inspirés de repérer dans ce ludisme un des facteurs essentiels de la vie sociale qui est en train de (re)naître dans les sociétés contemporaines. C'est en ce sens que Dionysos, comme «figure emblématique», peut être considéré comme typique, archétypique, d'un esprit du temps ne se satisfaisant plus du sérieux et de l'asepsie auxquels la société moderne nous a habitués.

L'accent est mis sur une perspective globale intégrant le vécu, la passion, le sentiment commun. On reconnaît là un changement de paradigme d'envergure : plutôt que de dominer le monde, plutôt que de vouloir le transformer ou le changer - attitudes toutes trois prométhéennes - on s'emploie à s'unir à lui par la «contemplation», à le fêter.

La prévalence de la fête sous ses diverses formes, les différentes manifestations du «souci de soi» et les divers cultes du corps, sont en effet, quoiqu'il puisse y paraître, des modulations d'une telle «contemplation» dionysiaque. Elles constituent à la fois la musique intérieure d'un corps social donné et, en même temps, le rythme qui le fait vibrer à l'unisson. Il n'est, à cet égard, qu'à se souvenir de ces récents affoulements **religieux** : les «journées mondiales de la jeunesse», **musical** : «la techno parade» dans les rues de Paris, **sportif** : l'effervescence du «mondial» il y a quelques mois, pour mesurer l'impact de la syntonie collective, de «l'hystérie», en son sens étymologique (ce qui fait mouvoir le ventre), qui, ponctuellement, font vibrer la société. Sous l'empire de Dionysos, on «s'éclate» rituellement et mutuellement pour le plus grand bien de la société en son ensemble.

Avec plus ou moins de sérieux ou d'intérêt, le productivisme, dans ses diverses formes, est maintenant l'objet de critique. Le travail, le progrès ne sont plus des impératifs catégoriques. Économistes, experts, philosophes s'accordent pour constater que même dans une perspective linéariste de l'histoire, ces formes ont fait leur temps. La suspicion pèse sur Prométhée. Il est inutile de revenir là-dessus, sinon pour servir d'appui à la description de ce qui tend à remplacer le dieu déchu. La thématique de l'énergétisme productif a fait son temps. Et pour l'immédiat, de par un mécanisme de «saturation», on voit poindre et s'affirmer d'autres constantes, et leurs contours encore nébuleux ne peuvent laisser personne indifférent. Ainsi, de même qu'après Nietzsche, ou Simmel, on a pu dire que toute profondeur se cachait à la surface des choses, peut-être faut-il assumer une pensée caricaturale et audacieuse qui durcisse l'apparence des situations, les prenne au sérieux en tant que telles, sans vouloir les intégrer dans un finalisme qui leur donne sens. Ainsi donc, tel le retour du refoulé,

cette **dépense improductive** qu'est la fête tend à remplacer l'énergétisme productif.

C'est en ce sens que l'on peut dire que le corps, outil de production, laisse la place, au travers des multiples occasions de fête, à un corps ludique et amoureux. Est-ce une rébellion, dans un classique schéma de la libération ? Pas forcément. On est plutôt en présence d'une puissance affirmative que l'on retrouve, souterrainement, dans toutes les structurations sociales et qui, parfois, s'impose, irrésistiblement, telle une vague de fond que rien ne saurait arrêter. Voilà bien un projet ambitieux : rendre compte de la «dépense» en son sens le plus strict. Ce qui était l'apanage de l'avant-garde, des artistes, des génies solitaires et orgueilleux, se capillarise dans l'ensemble du corps social.

Le propre de la fête est bien une sorte de jouissance du présent. Cette jouissance et le «carpe diem» qui l'exprime fort bien deviennent des valeurs massives et irrécusables. C'est ainsi que, pour ma part, je comprends ce qu'Octavio Paz appelle une «exaltation des valeurs orgiastiques», où s'expriment les sensations, les passions, les images, les situations d'un moment. Une **éthique de l'instant** se donne à voir, qui était jusqu'alors en mezzo voce.

Instant éternel où se vit et se dit la conversion à Dionysos : retour de la thématique nocturne, celle du dieu chthonien, que l'on retrouve dans la multiplication des «boîtes» de nuit, des «raves parties» et autres manifestations «techno» que l'on ne peut plus considérer comme de simples épiphénomènes sans conséquences. Tout cela constitue ce que j'ai appelé la vraie «centralité souterraine» à partir de laquelle s'ordonne la socialité naissante.

C'est ainsi qu'il faut comprendre l'**improductivité**. Le paradigme en est la danse dionysiaque dont le rythme social, la syntonie dont j'ai parlé, les transes collectives contemporaines sont, peut-être, les symboles achevés de l'*efficace* rêverie du jeu du monde.

Ainsi fête est certainement la chose au monde la mieux partagée, et il suffit de dire que l'essence de la vie collective et de l'existence individuelle est ludique. Faisant référence au jeu du bilboquet chez les Esquimaux, jeu s'il en est apparemment solitaire, Roger Caillois en donne une description qui en fait un phénomène social : «support de communion et d'allégresse collective dans le froid et la longue obscurité de la nuit arctique». Ce jeu simple est le modèle rigoureux de toutes ces situations qui supposent la compagnie, qui la suscitent même, de ces situations quelles qu'elles soient qui fonctionnent sur la tension, l'effervescence ou la détente partagée.

Les modalités de ce que l'on peut appeler «l'intérêt d'à présent» festif sont multiples ; les épicuriens, les bacchanales, le carnaval, les jeux de hasard ou le ludisme sont là pour l'illustrer ; si on voulait les synthétiser, on pourrait y voir les expressions de cette «subjectivité profonde» du peuple dont parle Georges Bataille. Confluence du temps et de la durée, et que l'on peut essayer d'interpréter comme lieu de réminiscence d'un mythe archétypal inscrit par le temps dans la société et l'individu. Le mythe de la danse cosmique, celui du monde comme jeu et du jeu du monde.